

BRUXELLES PATRIMOINES

N°011-012

NUMERO SPECIAL - SEPTEMBRE 2014

Journées du Patrimoine

Région de Bruxelles-Capitale

DOSSIER HISTOIRE ET MÉMOIRE

PLUS

Expérience photographique
internationale des Monuments



UNE PUBLICATION DE BRUXELLES DÉVELOPPEMENT URBAIN

LES TROUBLES DU XVI^e SIÈCLE DANS LA MÉMOIRE BRUXELLOISE

HISTOIRE ET
COMMÉMORATION
D'UNE GUERRE
PLURIELLE

MONIQUE WEIS

CHERCHEUR QUALIFIÉ DU FONDS NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE À L'UNIVERSITÉ
LIBRE DE BRUXELLES

Statue des comtes d'Egmont
et de Hornes au Petit Sablon
(A. de Ville de Goyet, 2014 © SPRB).



LA RÉVOLTE DES PAYS-BAS AU XVI^e SIÈCLE ÉTAIT À LA FOIS UN CONFLIT POLITIQUE TRÈS COMPLEXE ET UNE GUERRE À CONNOTATION CONFESSIONNELLE. Les lieux et moments de commémoration bruxellois reflètent cette double nature de manière variable et changeante. Il s'agit de mettre en évidence les différences de réception et leurs raisons. Jusqu'à quel point et de quelle manière les dimensions religieuses de la Révolte des Pays-Bas ont-elles imprégné la mémoire bruxelloise ? Quel rôle cette ville libérale et anticléricale a-t-elle joué dans le travail de commémoration et de célébration d'une époque ayant abouti, en Belgique, au triomphe de la Contre-Réforme catholique ?

Les bouleversements politiques et religieux du XVI^e siècle sont bien présents dans la toponymie bruxelloise : de nombreux noms de rue et de place en témoignent. Rue de la Réforme, rue Calvin, rue Luther, rue de l'Inquisition, rue du Cardinal, rue du Taciturne, rue des Confédérés, rue de la Pacification, avenue Marnix, place Houwaert, place des Gueux... Certes, la mémoire de cette époque troublée est sélective : s'il y a bien une avenue Charles Quint, une avenue Marie de Hongrie et une rue de l'Abdication, Bruxelles ne compte évidemment pas de rue Philippe II et encore moins une place du duc d'Albe ! Cette mémoire toponymique est à la fois partielle et orientée : elle reflète moins les réalités historiques du XVI^e siècle que les choix politiques et idéologiques des époques ultérieures. En cela, elle renvoie à la mémoire générale de cette époque si complexe et si importante pour l'histoire de la Belgique. L'objectif de ma contribution est de retracer et d'analyser les grandes lignes de la réception du XVI^e siècle, et no-

tamment des troubles du XVI^e siècle, dans notre bonne ville de Bruxelles, capitale de la Belgique, aux XIX^e et XX^e siècles. Je me pencherai sur des traces très diversifiées de cette mémoire, de la statuaire au théâtre, en passant par des formes de commémoration moins spectaculaires. Elles parlent de héros contestés, de figures détournées, de martyrs oubliés et d'épisodes fondateurs.

UN CONFLIT FONDATEUR

Les «troubles du XVI^e siècle»... que faut-il entendre par là ? Il est difficile de résumer en un paragraphe les importantes transformations que cette époque a amenées et qui ont marqué en profondeur la société dans son ensemble. Une de leurs caractéristiques les plus marquantes est l'imbrication entre religion et politique et, partant, le double caractère tant des conflits eux-mêmes que des tentatives de retour au calme ou de pacification. Les facteurs de déclenchement et d'amplification du conflit

sont, en effet, de double nature : politiques d'abord, par le mécontentement de la noblesse locale face à une ligne gouvernementale jugée trop centralisatrice et irrespectueuse des anciens privilèges ; religieux ensuite, par l'essor impressionnant du calvinisme et les revendications en matière de liberté de religion. La scission s'est faite au terme d'une guerre longue de 80 ans, une guerre, elle aussi, politique et religieuse, comme presque tous les conflits du XVI^e siècle¹.

Au milieu du siècle, à la fin du règne de Charles Quint, les Pays-Bas étaient composés de XVII Provinces, s'étendant du Hainaut et du Luxembourg jusqu'à la Hollande, au Limbourg et à la Gueldre. À la fin du siècle, ils se sont scindés en deux ensembles rivaux : d'un côté, les provinces du Nord affranchies de la tutelle des Habsbourg d'Espagne (les futures Provinces-Unies et actuels Pays-Bas) et, de l'autre, les provinces du Sud restées fidèles à la couronne d'Espagne (l'actuelle Belgique, avec

l'Artois, la Flandre française et le Grand-Duché de Luxembourg, mais sans la principauté de Liège). D'un côté, des régions où la Réforme protestante s'est largement imposée et a même triomphé du catholicisme; de l'autre, des territoires qu'elle n'a presque pas touchés ou dont elle a été complètement extirpée par la force de la répression et où s'est enracinée la Contre-Réforme ou Réforme catholique.

Pendant tout le règne de Philippe II et, au-delà, jusqu'en 1648, l'année de la reconnaissance officielle de l'indépendance des Provinces-Unies par l'Espagne, la guerre avait, en effet, fait rage dans les anciens Pays-Bas; une guerre intestine et fratricide, mais aussi une guerre caractérisée par des implications internationales complexes, dans une Europe en proie aux divisions et tensions confessionnelles. Une guerre pleine de violences surtout, d'affrontements militaires classiques (batailles et sièges), mais aussi de ravages plus anarchiques, dus à des troupes mal payées et indisciplinées, de destructions à caractère symbolique (par exemple de statues et de vitraux dans le cadre des crises iconoclastes) et de mises à mort spectaculaires pour hérésie et/ou pour rébellion.

À l'image de beaucoup d'autres villes des anciens Pays-Bas, Bruxelles, la « capitale » politique et administrative, siège des institutions centrales du gouvernement habsbourgeois, n'a pas échappé à ces violences ouvertes ou larvées, de nature à la fois politique et religieuse. Ici comme ailleurs, les conflits du XVI^e siècle se sont ancrés dans le paysage et dans la mémoire, contribuant à l'émergence d'une identité propre, au moment des faits, et surtout après, pendant les siècles ultérieurs, lorsque la ville a cultivé le souvenir des années de troubles. C'est le deuxième temps, celui de la réception,

celui de la « mémoire » telle qu'elle s'est construite au fil des siècles, qui m'intéresse prioritairement. Je ne me pencherai donc pas ici, ou seulement en passant et de manière accessoire, sur les vrais vestiges, archéologiques ou architecturaux, du XVI^e siècle à Bruxelles.

Quelle est cette mémoire construite à posteriori ? Quels en sont les traits distinctifs ? Quels sont les éléments du XVI^e siècle que Bruxelles a choisi de garder et de mettre en avant ? Quels sont les héros les plus célébrés ? Enfin, quels sont les silences les plus significatifs ? Toutes ces questions seront abordées dans cet article, mais ma contribution ne pourra évidemment pas être exhaustive. J'illustrerai mon propos par des exemples, mais mon but est moins l'énumération encyclopédique que l'étude critique de certains faits particulièrement intéressants par la remise en contexte et l'analyse comparative. Il s'agit avant tout d'interroger les fonctions de la mémoire d'une ville comme Bruxelles, hier, aujourd'hui et demain.

LE « BEAU XVI^e SIÈCLE »

Un grand nombre de traces liées au XVI^e siècle ont trait à la face sombre de celui-ci, à la guerre, à la répression et à la persécution, notamment; c'est cette mémoire-là qui sera au centre de cette contribution. Mais afin de mieux pouvoir la cerner, attardons-nous brièvement sur son opposé, à savoir la mémoire idyllique et légendaire du « beau XVI^e siècle ». À Bruxelles, comme dans d'autres villes des anciens Pays-Bas (à Anvers, par exemple), celui-ci est surtout synonyme d'un véritable « âge d'or » des arts, des lettres et des sciences. Cette association doit tout au XIX^e siècle et à sa manière de réinterpréter le passé de la Belgique, de célébrer le « génie national » et

de mettre en avant ceux que les publications de l'époque appellent les « Belges illustres ».

Faut-il s'étonner que les artistes romantiques chargés de fêter la nouvelle nation aient puisé dans les pages les plus glorieuses de l'histoire de l'art, celles de la Renaissance et de l'âge baroque, pour se trouver de dignes prédécesseurs : Memling, Van Eyck, Rubens, Jordaens, Van Dyck... sont devenus, au XIX^e siècle, des porte-drapeaux de l'esprit belge, mais aussi des incarnations de l'artiste prométhéen (fig. 1). À Bruxelles, ils sont présents à travers des noms de rues ou de places et, bien évidemment, par l'intermédiaire de statues. Le goût pour les statues mémorielles est un phénomène européen qui s'est surtout répandu en Belgique et à Bruxelles dans les années 1860, sous l'impulsion du ministre Charles Rogier, soucieux de procéder à une glorification du passé national. Le square du Petit Sablon, réalisé par l'architecte Beyaert avec le concours de nombreux artistes, en est l'illustration la plus spectaculaire, mais elle n'est pas la seule².

Les artistes du XIX^e siècle ont célébré, avec une admiration comparable, les grands scientifiques de la Renaissance, premier âge d'or des découvertes les plus diverses. Dans leur panthéon, on retrouve le médecin André Vésale, le mathématicien Simon Stevin ou encore les cartographes Mercator et Ortelius (fig. 2). Comme le peintre Van Orley et le sculpteur Floris [Corneille de Vriendt], Gérard Mercator a sa statue au square du Petit Sablon; le botaniste Rombaut Dodoné y est lui aussi présent dans ce véritable panthéon national en pierre, réalisé à la fin du XIX^e siècle. Un des plus beaux vestiges bruxellois de la Renaissance et de son bouillonnement intellectuel se trouve à Anderlecht. La « maison d'Érasme »,



Fig. 1
Rubens d'après *Les Belges illustres*,
Bruxelles, 1844 (coll. privée).



Fig. 2
Ortelius d'après *Les Belges illustres*,
Bruxelles, 1844 (coll. privée).

une maison de la fin du XVI^e siècle où Érasme de Rotterdam, le « prince des humanistes », avait séjourné pendant quelques mois, a été transformée en un musée pendant les années 1930. Dotée d'un jardin de plantes médicinales et, plus récemment, d'un jardin philosophique³, elle est devenue un important monument à Érasme et à son œuvre, mais aussi, au-delà de cette figure tutélaire, à toute une époque, celle de l'humanisme, des amitiés savantes, des échanges intellectuels, de l'harmonie avant la rupture, de la paix avant les guerres.

Pour l'essentiel, et même si beaucoup d'artistes et de lettrés mis en avant comme des héros nationaux appartiennent à la fin du XVI^e, voire au début du XVII^e siècle, le « beau XVI^e siècle » se confond avec le règne de l'empereur Charles Quint (1515-1555). Ce souverain, natif des Pays-Bas, considéré comme proche des habitants et de leurs coutumes, a

été fortement idéalisé par l'historiographie belge, au détriment de la figure de Philippe II, le fils espagnol, rigide, irrespectueux des spécificités locales et intolérant en matière religieuse⁴. L'opposition entre les deux monarques est au cœur de la dichotomie entre, d'un côté, le « beau XVI^e siècle » et, de l'autre côté, la face sombre du XVI^e siècle, les décennies meurtrières au cours desquelles l'harmonie et l'unité se sont définitivement perdues. Le moment de rupture, de basculement entre les deux, c'est l'année 1555, l'année de l'abdication de Charles Quint. Ce moment a souvent été thématiqué dans les arts, surtout au XIX^e siècle qui y a vu à la fois la fin d'un âge d'or et les signes annonciateurs des troubles à venir⁵.

Charles Quint est présent sur la Grand-Place de Bruxelles, par l'intermédiaire d'une statue qui décore la façade de l'hôtel de ville. Mais sa

mémoire vit surtout dans les vestiges archéologiques du Coudenberg, l'ancien palais des Habsbourg détruit par un incendie au début du XVIII^e siècle, des vestiges fouillés par la Société royale d'Archéologie de Bruxelles et transformés en musée depuis quelques années. Ce site est étroitement lié à Charles Quint, à son règne et à son abdication ; d'ailleurs l'ASBL de gestion porte le nom de l'empereur. La face sombre du XVI^e siècle, celle des troubles, de la guerre et des persécutions, y est peu évoquée⁶.

Le début du XX^e siècle a exhumé un autre moment important, à savoir l'année 1549, l'année pendant laquelle Charles Quint a amené son fils, le futur Philippe II, en voyage à travers les provinces des Pays-Bas. Leur visite solennelle à Bruxelles est reconstituée depuis 1930 dans le fameux Ommegang, un cortège folklorique inspiré de faits réels, du

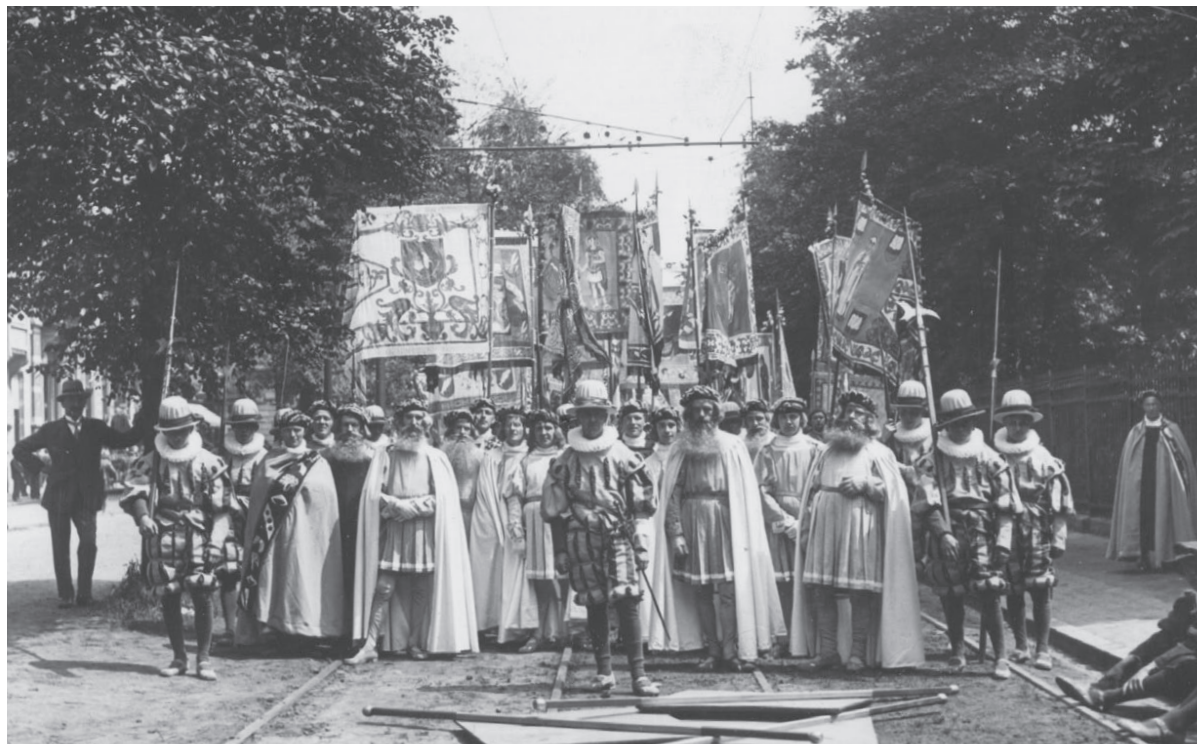


Fig. 3
Cortège folklorique de l'Ommegang,
recréé en 1930 (© AVB).

vrai Ommegang de 1549 et d'autres Ommegang postérieurs⁷. Celui-ci anime chaque année au début de l'été la Grand-Place et les rues du centre-ville, au grand plaisir des spectateurs mais aussi des nombreux acteurs qui, grâce aux costumes et décors, ont l'impression de voyager dans le temps (fig. 3).

L'Ommegang est par excellence un moment de célébration du «beau XVI^e siècle», à travers la mise en scène d'une société idéale, fortement hiérarchisée et surtout immuable, où l'harmonie est préservée par la répétition ritualisée de gestes, de musiques et de paroles. Ce cortège, sa genèse, ses racines et sa portée idéologique sont un sujet passionnant, récemment étudié de manière scientifique à l'occasion d'une exposition. Dans les années 1930, son but était de fêter le centenaire de la Belgique et de conjurer les peurs en réaffirmant l'unité du pays. De

nos jours, dans un pays de plus en plus divisé et dans une ville au cœur de toutes les divisions, l'Ommegang reste un moment symbolique important. Il fait toujours appel au «beau XVI^e siècle» pour faire passer son message de paix, d'équilibre et d'immobilisme.

..... **UNE MÉMOIRE TIRAILLÉE : DEUX NATIONS ET DEUX PILIERS**

L'autre visage du XVI^e siècle, sa face sombre, celle des troubles politiques et religieux qui ont ravagé les Pays-Bas à partir des années 1560, est aussi présent dans la mémoire de Bruxelles. Mais plutôt que d'être porteuse d'un message d'unité, cette mémoire du «sombre XVI^e siècle» a été l'objet de beaucoup de tiraillements, voire de vrais conflits. La nature de ces tensions a changé au fil des décennies, en parallèle au

contexte général du pays et de sa capitale. Cette réception mouvementée, en évolution constante, est révélatrice de bien des aspects de la société bruxelloise. Que les troubles des Pays-Bas se trouvent au centre de tant de productions artistiques dans la Belgique du XIX^e siècle n'a rien d'étonnant. L'histoire de ce soulèvement contre un souverain jugé trop autocratique et contre une puissance d'occupation honnie par le peuple n'a pu qu'inspirer les porte-paroles de la jeune nation belge. La lutte menée au XVI^e siècle en défense des anciennes libertés et pour l'autonomie territoriale préfigure en quelque sorte l'émancipation définitive de la Belgique au XIX^e siècle..., une émancipation qui s'est d'ailleurs faite au détriment du royaume des Pays-Bas.

Mais la glorieuse page d'histoire de la Révolte n'appartient pas en propre à la nouvelle nation ; elle est à partager... et avec l'ennemi, avec l'oppres-

seur de hier, de surcroît ! En effet, la mémoire des troubles du XVI^e siècle est d'abord une mémoire tiraillée entre deux États rivaux, à savoir la Belgique et les Pays-Bas, les deux nations issues de la scission des anciens Pays-Bas. Il est très rare, dans l'Europe du XIX^e siècle, que deux États nations adversaires soient obligés de se référer à la même page d'histoire pour forger et consolider leur identité. Les ressemblances et les différences dans la récupération du XVI^e siècle par les deux États, d'un côté la Belgique, de l'autre côté les Pays-Bas, illustrent la manière dont se construisent des identités nationales aux racines historiques ambivalentes⁸.

S'alignant sur leurs compatriotes historiens, les artistes néerlandais du XIX^e siècle voient dans la Révolte des Pays-Bas le moment fondateur de leur nation. C'est en s'affranchissant de la tutelle habsbourgeoise et en décidant lui-même de son sort que le « génie national » se serait révélé au grand jour. L'« âge d'or » du XVII^e siècle lui aurait enfin permis de déployer tout son potentiel. Par ailleurs, les interprétations néerlandaises de la « guerre de quatre-vingts ans », qui est considérée comme une véritable guerre d'indépendance, insistent souvent sur l'apport du calvinisme en tant que ferment de la nation. Le protagoniste de ce grand récit national est Guillaume d'Orange qui avait pris la tête de l'insurrection contre Philippe II et payé cet engagement de sa vie. Il est vénéré comme « père de la patrie », et aussi comme fondateur d'une longue lignée de « *stadhouders* » et de souverains.

Ces liens étroits entre glorification de la nation et célébration de la continuité dynastique n'existent évidemment pas en Belgique. À Bruxelles, au square du Petit Sablon, Guillaume d'Orange a sa statue, mais

celle-ci est reléguée au deuxième rang, loin derrière celles d'Egmont et de Hornes. La lecture de la Révolte des Pays-Bas que véhiculent les artistes belges du XIX^e siècle est fort différente, aussi et surtout parce que l'issue du conflit n'y a pas été la même que chez les voisins du Nord. Le conflit avec l'Espagne n'ayant pas abouti à l'autonomie politique des provinces méridionales, il ne s'agit pas de le présenter comme une guerre d'indépendance. Afin de replacer les troubles du XVI^e siècle dans un discours cohérent d'émancipation nationale, les chantres de la Belgique vont plutôt opter pour un récit en trois parties⁹.

Le premier volet du triptyque est consacré à l'évocation idéalisée du règne de Charles Quint (première moitié du XVI^e siècle), le deuxième à la description, toujours haute en couleurs, de la « tyrannie espagnole » (deuxième moitié du XVI^e siècle), et le troisième à la célébration d'un nouvel « âge d'or », celui des Pays-Bas catholiques sous les archiducs Albert et Isabelle (début du XVII^e siècle). Cette présentation en trois parties rejoint l'idée largement répandue à l'époque selon laquelle l'histoire de la Belgique serait faite d'une alternance de moments de lutte pour la liberté et de périodes paisibles et prospères.

Face aux dérives autocratiques de Philippe II, la noblesse des Pays-Bas aurait agi en défenseur des traditions séculaires. À la sévérité de la répression contre le protestantisme, elle aurait opposé l'appel à davantage d'indulgence, voire à certaines concessions en matière de liberté religieuse. Le mouvement de contestation a, en effet, atteint un premier point culminant en 1565 avec le Compromis des Nobles, une requête rédigée par Philippe de Marnix, cautionnée par de nombreux signataires et adressée à la gouvernante générale Marguerite de Parme, la repré-

sentante officielle de Philippe II dans les Pays-Bas. Aux yeux des artistes du XIX^e siècle, le moment où les nobles du pays se sont dressés face au roi d'Espagne pour réclamer le respect des anciens privilèges et une politique plus modérée est un acte fondateur de la nation belge, un acte annonciateur de la Révolution de 1830 en quelque sorte.

Or, la mythologie de la Belgique se révèle être fragile ; elle est en tout cas beaucoup moins univoque et consensuelle qu'il n'y paraît à première vue. D'importantes lignes de fracture ne tardent pas à apparaître et à miner le consensus de départ, porté surtout par la lutte commune contre les ennemis du Nord. D'un point de vue politique, l'unionisme cède le pas au bipartisme, à l'apparition et au renforcement des deux forces antagonistes que sont le mouvement catholique et le mouvement libéral. Chacun de ces partis veut adopter des symboles nationaux propres, en fonction des valeurs qu'il fait siennes et qu'il cherche à promouvoir. Tandis que les catholiques préfèrent le culte du Moyen Âge, de ses héros chevaleresques et de son architecture sacrée, les libéraux brandissent les hauts faits du XVI^e siècle, et surtout les épisodes les plus tragiques de la Révolte des Pays-Bas, en étendards de la liberté de conscience. L'année 1566, marquée par une importante percée du protestantisme et par les destructions de la crise iconoclaste, est au cœur de bien des débats, aux échos idéologiques souvent virulents.

Toute la mémoire des troubles du XVI^e siècle est tiraillée entre les deux piliers idéologiques libéral et catholique¹⁰. Surtout, certains thèmes ne peuvent plus faire l'unanimité dans une Belgique fort divisée sur la question religieuse. Il en va ainsi de la mémoire du protestantisme et de sa répression, même si certains « protestants illustres », tel Philippe de



Fig. 4

Statue des comtes d'Egmont et de Hornes [A. de Ville de Goyet, 2014 © SPRB].

Marnix, s'attirent quelques honneurs parce qu'ils sont adoubés par le mouvement libéral. La commémoration de la Pacification de Gand de 1576 déchaîne les passions en 1876, y compris à Bruxelles. Même Egmont et Hornes, les chefs de file de l'opposition catholique modérée, considérés par beaucoup comme les martyrs les plus nobles du XVI^e siècle, ne font pas toujours l'unanimité. Dans leur cas, la controverse se cristallise autour d'une statue, celle due au sculpteur Fraikin qui trône aujourd'hui au centre du square du Petit Sablon (fig. 4).

DES HÉROS REMIS EN QUESTION : LES COMTES D'EGMONT ET DE HORNES

Dans la réception romantique des troubles du XVI^e siècle - celle qui a cours jusqu'au milieu du XIX^e siècle - les comtes Lamoral d'Egmont et Philippe de Hornes sont des héros de la nation très recommandables¹¹. Ils ont essayé d'amadouer le pouvoir espagnol, en relayant les revendications du peuple des Pays-Bas à Madrid, mais Philippe II a fait la sourde oreille à leurs conseils et de-

mandes. Il a mis à la tête de son gouvernement à Bruxelles le duc d'Albe qui plongera les Pays-Bas dans l'oppression et la guerre. Contrairement à Guillaume d'Orange, qui est parti en exil dans le Saint Empire d'où il a organisé la riposte militaire, Egmont et Hornes n'ont jamais pris les armes contre leur souverain. Ils ont été exécutés sur la Grand-Place de Bruxelles, après être tombés dans un piège inique tendu par le duc d'Albe. De protagonistes d'un soulèvement légitime, ils se sont transformés, dans la mémoire ultérieure, en martyrs d'un régime de terreur. En plus, leur fidèle attachement à la foi catholique, un autre élément qui les distingue du Taciturne, fait d'eux des figures tutélaires idéales pour la jeune nation belge.

Alors qu'ils sont peu célébrés dans le royaume des Pays-Bas, Egmont et Hornes font figure, dans la Belgique du XIX^e siècle, de véritables héros, martyrisés pour la liberté « nationale ». Les illustrations qui relatent les événements de 1568, leur emprisonnement, leur condamnation à mort ou leur exécution sur la Grand-Place de Bruxelles sont nombreuses et poignantes. Egmont et Hornes sont des héros martyrs qui font l'unanimité... Jusqu'au moment où leur mémoire est attaquée par les opposants au projet de dresser en leur gloire une statue sur la Grand-Place, le lieu même de leur décapitation (fig. 5).

L'installation en 1859 de cette statue impressionnante, réalisée par le sculpteur bruxellois d'adoption Charles-Auguste Fraikin, suscite en effet des débats enflammés au conseil municipal de la ville : certains libéraux anticléricaux considèrent que les deux seigneurs catholiques, et surtout le comte de Hornes, sont de piètres exemples et qu'au lieu de prendre leur lâcheté en modèle, il vaudrait mieux célébrer

de «vrais» héros, tels certains réformés, et notamment Philippe de Marnix¹². La discussion, très véhémente, et passionnante pour qui étudie la réception des troubles du XVI^e siècle à Bruxelles, aborde des questions aussi délicates que celle de l'inquisition, un sujet qui fait plus largement parler de lui, dans le milieu des historiens mais aussi au-delà, pendant toute la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Voici quelques extraits des échanges houleux entendus au conseil communal de la Ville de Bruxelles pendant la séance du 25 juin 1859¹³. Les protagonistes en sont essentiellement les libéraux: le bourgmestre Charles De Brouckère, son futur successeur Jules Anspach, échevin des arts et, enfin, le conseiller Jonathan Bischoffsheim. Cette séance montre qu'il y a en réalité pas mal de divisions au sein du parti libéral, principalement sur la place qu'il faut accorder à Egmont et Hornes dans la mémoire bruxelloise. De Brouckère s'exclame: «Si l'on me parle de leur mort [celle d'Egmont et de Hornes], je me demande si vraiment ces deux hommes se sont montrés si extraordinaires, le jour de leur exécution et la veille de ce jour. Eh bien! Non. J'aime cent fois mieux la mort des dix-huit victimes qui ont été décapitées au Sablon, deux jours avant; les Battenbourg, Dandelot et leurs compagnons sont morts en chantant, et il a fallu étouffer leurs chants sous les roulements du tambour. Voilà ce qui s'appelle avoir l'héroïsme de sa conviction; voilà ce que j'appelle mourir martyr de son opinion. Mais je ne sais pas regarder le comte d'Egmont comme un martyr de sa foi politique. Je n'ai qu'à lire sa défense; je n'ai qu'à lire la lettre qu'il écrivit au roi la veille du jour de son exécution, et dans laquelle il assurait qu'il l'avait toujours bien servi et lui demandait pardon. Non, ce n'est pas ainsi

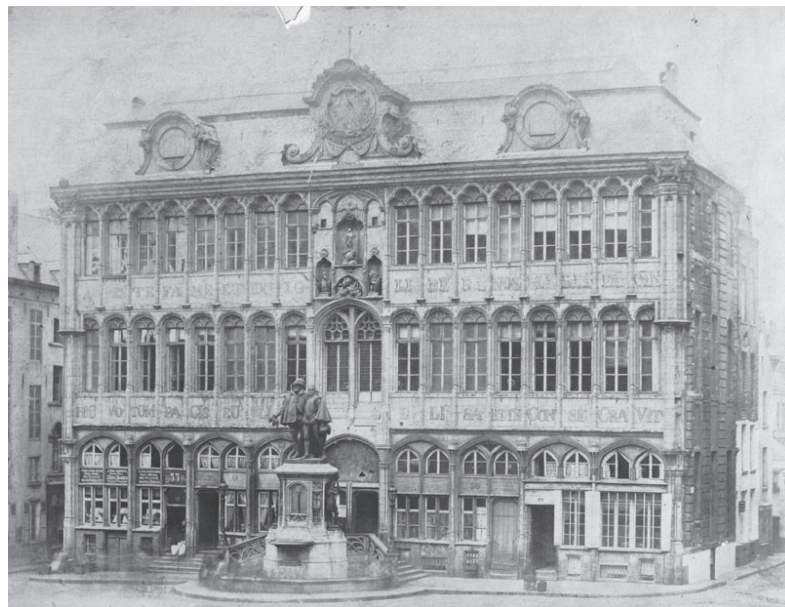


Fig. 5

Statue des comtes sur la Grand-Place avant 1890 (© AVB).

que meurt un homme politique»¹⁴. Quant au conseiller Bischoffsheim, il s'interroge: «Pourquoi érige-t-on des monuments? Est-ce dans un but artistique? Non, car on pourrait trouver mieux que des grands hommes. Est-ce pour rendre service à ces grands hommes? À quoi cela peut-il leur servir? Est-ce pour nous rendre service? Cela peut nous être utile dans un certain sens, en ranimant dans nos cœurs de nobles sentiments. Ce n'est pas pour la glorification des hommes qu'on élève des monuments, c'est pour la glorification des idées. Aussi ne faut-il pas attacher une aussi grande valeur à la stricte vérité historique telle qu'on la trouve dans les parchemins des archives, qu'à la vérité historique telle que le peuple l'a faite, surtout à trois cents ans de distance. [...] Ce n'est pas à Egmont et Hornes que l'on élève un monument, c'est à une idée, qui est très grande à côté de leur valeur personnelle. C'est une idée de sacrifice; et le sang qui a été versé a porté des fruits pour la Belgique. L'idée, fausse d'ailleurs, que ces hommes avaient sacrifié leur vie à

la cause de l'indépendance nationale et de la liberté religieuse, a inspiré à bien des gens le désir de se dévouer à cette double cause. Ce n'est pas pour ceux qui étudient l'histoire que sont faits les monuments; ils n'en ont pas besoin; c'est pour le peuple, qui ne sait de l'histoire que ce que les monuments lui en apprennent»¹⁵.

En 1890, au moment où la ville inaugure un square monumental dédié au XVI^e siècle dans le quartier du Sablon, Egmont et Hornes déménagent solennellement pour rejoindre d'autres «Belges illustres» de leur époque. À cette occasion, le bourgmestre Charles Buls se fend d'un discours de combat où il reprend d'une certaine manière l'argumentaire de Bischoffsheim de quelques décennies auparavant, soulignant le caractère éducatif des personnages statufiés et saisissant l'occasion pour lancer un plaidoyer libéral: «Le peuple se soucie peu de la sèche vérité historique. Il va chercher ses héros parmi les figures les plus sympathiques de son histoire, les place au premier rang



Fig. 6a

Spectacle *Le Jeu d'Egmont et de Hornes* sur la Grand-Place en 1958
(© AVB).



Fig. 6b

Scène de l'exécution d'Egmont
(© AVB).

parce que leurs malheurs en font la personnification de leurs propres souffrances, puis il demande à la poésie et la légende de leur donner l'auréole que l'impartiale histoire pourrait leur marchander. Nous pouvons nous sentir pénétrés du désir de compléter leur œuvre inachevée. [Egmont et Hornes] ont au prix de leurs biens et de leur vie engagé la lutte pour la liberté de conscience, inscrite aujourd'hui dans notre pacte constitutionnel. Mais si l'Église ne peut plus emprunter le bras séculier contre ceux qui l'abandonnent, nous

n'avons cependant pas encore acquis cette large tolérance qui devrait faire de la conscience de chaque homme un domaine intime et sacré. Aussi longtemps que les églises réclameront la protection de l'État, qu'elles voudront se faire l'inspiratrice de la politique, qu'elles descendront dans l'arène où luttent les partis, qu'elles ne limiteront pas leur mission à fournir un idéal ou des consolations à ceux qui en éprouvent les besoins, nous n'obtiendrons pas cette paix des religions à laquelle le grand Taciturne aspirait si ardemment»¹⁶.

Depuis plus d'un siècle, la statue controversée de Fraikin trône donc au centre du square du Petit Sablon. L'inscription sur la sculpture dit qu'Egmont et Hornes ont été «condamnés par sentence inique du duc d'Albe». Leur monument fait assurément partie des grandes attractions de cet ensemble si particulier qu'est le Petit Sablon, un square centré à la fois sur la célébration des anciens métiers et sur celle de la «mémoire du XVI^e siècle». La statue d'Egmont et de Hornes ne peut laisser indifférent, ne serait-ce qu'à

cause de sa forme inhabituelle : les deux héros nationaux se tiennent par le bras pour affronter ensemble, la tête haute, le sort tragique qui les attend (voir fig. page 8). Par contre, sur la Grand-Place, il ne reste presque pas de traces de la tragédie des deux comtes, si ce n'est une plaque commémorative très discrète, apposée sur la façade de la Maison du Roi ou *Broodhuis* en 1911 et qui évoque Egmont et Hornes comme « des victimes du despotisme de Philippe II ». C'est d'ailleurs la seule référence aux troubles du XVI^e siècle sur la Grand-Place, le cœur politique et symbolique de Bruxelles, et un lieu de mémoire des « dominations étrangères »¹⁷.

L'histoire d'Egmont a pourtant connu quelques postludes théâtraux sur la Grand-Place, notamment en septembre 1958, pendant l'Exposition universelle de Bruxelles, lorsque la tragédie *Egmont* de Goethe y a été donnée avec une profusion de moyens techniques et dramatiques¹⁸. En réalité, il s'agit d'une adaptation assez libre de la pièce par Oscar Lejeune, directeur du Théâtre du Parc, agrémentée d'extraits de l'ouverture et des musiques de scène composées par Beethoven. Son titre est *Le Jeu d'Egmont et de Hornes* et les contraintes sont celles d'un grand spectacle en plein air, inspiré des mystères médiévaux mais recourant à toutes les trouvailles de la modernité. Grâce aux riches décors, costumes et accessoires, grâce aussi aux trouvailles scéniques, aux effets de son et aux jeux de lumière, la Grand-Place de Bruxelles, le théâtre réel de la mise à mort d'Egmont et de Hornes, s'est transformée pour quelques heures en un lieu de reconstitution hautement théâtralisé (fig. 6a et 6b).

À cette époque, les deux comtes étaient redevenus des symboles consensuels d'une Belgique unie, de

son indépendance, de son attachement à la liberté aussi. Or, le pays sera bientôt traversé par de nouvelles divisions et, en conséquence, par de nouveaux tiraillements, voire déchirements de la mémoire. Depuis la fin du XIX^e siècle, de nouvelles tensions identitaires se sont ajoutées aux anciens différends entre catholiques et libéraux, notamment celles qui opposent le Nord et le Sud du pays. Les revendications flamandes contre la mainmise des francophones sur la culture nationale en sont le volet le plus visible. Ce mouvement s'est accentué au XX^e siècle, et surtout pendant les dernières décennies de celui-ci, avec l'affirmation d'identités régionales fortes¹⁹. Celles-ci continuent à utiliser l'histoire, et plus particulièrement les personnalités et les épisodes du XVI^e siècle, comme des armes idéologiques.

Aujourd'hui, Egmont et Hornes font partie de la légende, mais qui connaît encore leur histoire ? Ce que les Bruxellois et tous les visiteurs de Bruxelles connaissent le mieux, c'est la statue du square du Petit Sablon... Pour certains, une figure à la fois historique et littéraire comme le comte d'Egmont peut néanmoins jouer un rôle déterminant dans le maintien d'une identité belge. En témoigne par exemple ce texte de Jacques De Decker, secrétaire perpétuel de l'Académie des Lettres. Il a été rédigé en 1999, à l'occasion d'une nouvelle série de représentations par le Théâtre des Galeries du drame *Egmont* de Goethe sur la Grand-Place de Bruxelles : « Goethe pose en termes dramatiques trois attitudes possibles : celle du Duc d'Albe, l'exécuteur qui applique les directives ; celle du Prince d'Orange qui, voyant la négociation sans issue, se soulève et prône une révolution indépendantiste ; celle d'Egmont qui plaide pour la paix et veut éviter une pulsion identitaire qui se fonderait sur une différence de convictions

religieuses. En cela, Egmont est tout à fait moderne. Il préfigure ce qu'est la Belgique contemporaine ; (il ne faut pas voir celle-ci comme) un pays absurde, inutile, superflu, mais au contraire comme un État où tout se fonde sur un contrat social, hasardeux ou fortuit, mais où le rapport entre les citoyens est lié, fondé sur une convention. Cela élimine le nationalisme, l'intégrisme et oblige à une prise de conscience permanente du désir d'être ensemble. En ce sens, la notion de Belgique est la source d'invention de mythologies, et c'est parce qu'elle est compliquée qu'on l'aime »²⁰.

D'ailleurs, Egmont ne donne-t-il pas, un peu par hasard, son nom à un traité adopté pour atténuer les problèmes linguistiques de la Belgique ? Le fameux « pacte d'Egmont » ainsi appelé parce qu'il a été signé au palais d'Egmont à Bruxelles. À chaque époque son Egmont ; à chaque époque sa « mémoire du XVI^e siècle »...

UNE PACIFICATION CONTESTÉE : 1876 ET LA MÉMOIRE DE 1576

Quelques années après les débats houleux autour de la statue d'Egmont et de Hornes par Fraikin, un autre moment de l'histoire des troubles va échauffer les esprits au sein de la classe politique bruxelloise. Cette fois, la controverse est déclenchée par une commémoration : celle de la Pacification de Gand de 1576²¹. Les préparatifs de cet événement, qui est en réalité un non-événement, à l'image de la paix très éphémère qui est commémorée, suscitent beaucoup de remous à Bruxelles en 1876, y compris dans la presse. Comme ailleurs en Belgique, et notamment à Gand, les libéraux misent sur la célébration du traité qui aurait réconcilié les provinces des Pays-Bas, en instaurant une certaine forme de liberté



Fig. 7

Statue de Philippe de Marnix au Petit Sablon [A. de Ville de Goyet, 2014 © SPRB].

de conscience, au détriment de l'intransigeance catholique incarnée par le roi d'Espagne. Cette lecture n'est pas fausse, mais elle oublie que la Pacification de 1576 s'est soldée par un échec rapide et cuisant²². Les polémistes catholiques l'ont évidemment rappelé à leurs adversaires libéraux et à la population belge dans des billets au ton souvent satirique. Le magistrat libéral et anticlérical de Bruxelles a voulu saisir l'occasion de la commémoration de 1576 pour créer à partir de 1877 un nouveau

quartier prestigieux, l'actuel quartier des Squares ; beaucoup de rues et de places dans ce quartier du Nord-Est rendent hommage aux troubles du XVI^e siècle et on y trouve aussi une «rue de la Pacification». Les réactions catholiques se distinguent par leur ton particulièrement acerbe. Ainsi, *Le Courrier de Bruxelles* écrit en première page, le 31 mai 1877 : «Le Bulletin communal de Bruxelles nous donne une nouvelle preuve du bon goût et de l'esprit qui caractérise nos édiles. Il publie une

liste de noms baroques ou odieux donnés aux rues nouvelles qui vont être tracées au nord-est du quartier Léopold. Voici un échantillon de cette nomenclature libérale et empreinte des plus fanatiques passions de parti : place des Gueux, rue de la Besace, de l'Écuelle, du Balai, Saint-Just, Luther, Calvin, de l'Inquisition, du Taciturne, de la Pacification(?). Le goût de la grossièreté est seul capable d'inspirer des appellations comme celle de l'Écuelle, du Balai, etc. La 'Tolérance' et le 'respect de la sainte religion de nos pères' ont visiblement présidé au choix des noms de Luther et de Calvin, du Taciturne qui ne sont pas plus Belges que Saint-Just, de sanguinaire mémoire. Quel titre ces personnages de la Réforme protestante et de la révolution française ont-ils pour donner leurs noms à nos rues ? Aucun. Il faudrait dire que le bon sens a perdu tous ses droits en Belgique s'il n'avait pas raison de ces dénominations où l'odieux le dispute au burlesque. À défaut d'un mobile plus élevé, l'intérêt des propriétaires et de la ville amènera sans doute nos édiles à rayer de cette nomenclature les fétiches qui leur tiennent le plus au cœur. Imagine-t-on un galant homme allant de gaieté de cœur se loger 'place des Gueux' ? Croit-on qu'un bon patriote n'aura pas quelque répugnance à se loger à l'enseigne sanguinaire St Just ou que les noms de l'Écuelle et du Balai vont faire affluer vers le nouveau quartier tout ce que la population de Bruxelles compte de plus distingué ?²³»

En guise de réponse, le journal libéral *La Gazette* écrit le 1^{er} juin 1877 : «*Le Courrier de Bruxelles* est dans une jolie fureur au sujet des noms donnés par l'Administration communale aux nouvelles rues du Quartier Léopold. Ce sont pour lui des noms baroques ou odieux, empreints des plus fanatiques passions de parti. [...]

Ce sont tous des noms historiques. [...] Cela prouve une fois de plus l'intolérance des gens de sacristie, qui n'admettent pas l'histoire et qui voient partout du fanatisme politique parce qu'eux-mêmes en mettent dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent.²⁴»

LA PLACE (TRÈS RÉDUITE) DES PROTESTANTS

De manière générale, la place de la Réforme et des protestants est très réduite dans la mémoire bruxelloise du XVI^e siècle. Certaines pages importantes de l'histoire religieuse et politique de la ville ont même été complètement occultées. Il en va ainsi des premiers martyrs luthériens exécutés sur la Grand-Place et aussi de la période, brève mais déterminante, appelée « République calviniste de Bruxelles ».

En 1577, un comité insurrectionnel s'est emparé du pouvoir municipal, en proclamant la république et en instaurant le calvinisme comme religion officielle. La cathédrale Saint-Michel, l'église de la Madeleine et la chapelle de Nassau ont abrité des cérémonies d'après le culte réformé. Cette parenthèse dont il ne reste que peu de traces, si ce n'est celles de certaines destructions iconoclastes dans les églises bruxelloises, a duré jusqu'en 1585, année de la reconquête d'une bonne partie des Pays-Bas du Sud par Alexandre Farnèse et ses armées²⁵.

Pour les catholiques du XIX^e siècle, la République calviniste de Bruxelles (comme celles d'Anvers, de Gand ou de Bruges) incarne le comble des horreurs auxquelles des « hérétiques » peuvent se livrer lorsqu'ils détiennent le pouvoir... Ils y voient un épouvantail utile pour écarter toute forme de compromission. Quant aux libéraux, ils ne se reconnaissent pas

vraiment dans cette page d'histoire, à cause de ses excès religieux et de ses débordements intolérants, probablement. Ils préfèrent miser sur des éléments qui leur semblent, souvent bien à tort, plus proches de leurs valeurs.

C'est ainsi que Philippe de Marnix, le fidèle conseiller politique de Guillaume d'Orange et un homme de plume talentueux et très productif (dans des domaines très diversifiés), devient un héros des libéraux bruxellois et belges, libres penseurs et francs-maçons, à la fin du XIX^e siècle²⁶. Il est d'ailleurs présent par une belle statue au square du Petit Sablon (fig. 7). C'est l'histoire d'un grand malentendu évidemment... Philippe de Marnix, le polémiste réformé qui a pourfendu avec beaucoup de véhémence les « erreurs » de l'Église catholique dans *De Bijenkorf* et *Le Tableau des Différends de la Religion*, mais qui a aussi condamné de manière très violente les courants spiritualistes de la Réforme, ne peut vraiment pas être considéré comme un chantre de la tolérance...²⁷ C'est pourtant le rôle que lui ont attribué plusieurs générations de libéraux anticléricaux. Marnix Beyen, qui a étudié en détail la réception de Philippe de Marnix au XIX^e siècle, conclut avec raison que leur Marnix n'a rien à voir avec le vrai Marnix du XVI^e siècle²⁸. Et que c'est justement parce que le vrai Marnix est assez insaisissable qu'il peut se prêter à toutes les récupérations. Au début du XX^e siècle, il s'est ainsi transformé en gloire de la littérature belge de langue française. Et aujourd'hui, il parraine un plan d'action visant à promouvoir le multilinguisme à Bruxelles²⁹. À chaque époque son Marnix...

Le cas d'un autre « protestant célèbre », le Bruxellois (natif de Bruxelles) Jean-Baptiste Houwaert, est lui aussi intéressant³⁰. En réalité, c'est l'histoire d'un converti ou plutôt



Fig. 8

Statue de Jean-Baptiste Houwaert, place Houwaert à Saint-Josse-ten-Noode (A. de Ville de Goyet, 2014 © SPRB).

d'un « repent ». Après avoir eu des sympathies affirmées pour le luthéranisme, puis une pratique avérée du calvinisme, le poète et dramaturge de langue néerlandaise est en effet retourné dans le giron de l'Église catholique, du moins de manière extérieure, pour sauver sa peau d'abord, pour se garder des possibilités de carrière dans les Pays-Bas du Sud ensuite. Malgré les soupçons qui ont continué à peser sur lui, il est devenu un écrivain apprécié et influent à la fin du XVI^e siècle ; il a été inhumé de manière très solennelle à Saint-Josse-ten-Noode où il possédait un domaine prestigieux. Depuis le XIX^e siècle, il donne son nom à une place dans cette même commune ; un buste en bronze y rappelle d'ailleurs toujours sa mémoire (fig. 8).

DES MARTYRS OUBLIÉS : LES VICTIMES DE 1523 ET LA COMMÉMORATION DE 1923

Si certains hommes de lettres protestants, ou proches des idées protestantes, ont droit à un traitement

de faveur, les milliers d'autres adeptes des idées nouvelles qui ont vécu à Bruxelles au XVI^e siècle sont complètement absents de la « mémoire du XVI^e siècle » telle qu'elle s'est construite pendant les siècles ultérieurs. L'histoire de la Réforme à Bruxelles, c'est l'histoire d'un échec, comme dans d'autres villes des Pays-Bas du Sud. D'où aussi le silence de ceux qui écrivent et mettent en scène le passé et ses victoires. L'histoire officielle est toujours celle des vainqueurs ; elle est aussi celle de la majorité... Dans ce cas-ci, elle a occulté une page importante de la vie religieuse, sociale et politique de Bruxelles et de la Belgique³¹.

Après plusieurs décennies d'expansion rapide, le protestantisme a été éradiqué par une politique de répression sévère et tenace, commencée sous Charles Quint, intensifiée sous Philippe II, terminée sous les archiducs³². L'exil forcé, dans les provinces du Nord, en Allemagne ou en Angleterre, et la perte de biens qui l'accompagne généralement, sans oublier la perte complète des repères et parfois la perte des siens, a été le lot de très nombreux luthériens et réformés de nos contrées. Beaucoup d'autres, luthériens, réformés et surtout anabaptistes, ont été arrêtés, condamnés pour hérésie et mis à mort de manière souvent déshonorante, par le feu, par l'enfouissement ou par la noyade. Ces victimes de la répression religieuse n'ont pas de place dans la mémoire bruxelloise du XVI^e siècle.

Le silence s'étend même à un événement d'importance européenne. C'est sur la Grand-Place de Bruxelles que sont morts en 1523, sur un bûcher, les premiers martyrs de la Réforme luthérienne sur tout le continent, deux chanoines augustins gagnés aux thèses de leur ancien confrère Martin Luther. Aucune plaque commémorative ne rappelle ce moment déci-

sif qui est repris dans tous les livres d'histoire mais qui n'est pas du tout connu des Bruxellois et des visiteurs de Bruxelles. Ceux qui auraient pu promouvoir la mémoire des martyrs de 1523, ce sont évidemment les libéraux bruxellois ; mais ils rechignaient probablement à transformer des religieux en héros de la libre pensée. Les protestants eux-mêmes étaient inexistants dans les débats publics, y compris ceux sur la mémoire. Du moins jusqu'au début du XX^e siècle...

En 1923, on assiste à une extériorisation aussi inédite qu'exceptionnelle de l'Église protestante de Belgique³³. Elle veut célébrer à Bruxelles le quatrième centenaire de la mort des premiers protestants d'Europe, en organisant un immense cortège (fig. 9), pasteurs en tête, de la place des Musées jusqu'à l'hôtel de ville pour y être reçus, solennellement, par le bourgmestre de l'époque, Adolphe Max. Le pasteur Rochedieu prend la parole en public, pour affirmer que les martyrs protestants peuvent encore servir d'exemple politique. Dans sa réplique, Adolphe Max célèbre le rôle précurseur dans l'affirmation de la liberté de conscience qu'auraient joué les martyrs protestants du XVI^e siècle.

À l'occasion de ce quatrième centenaire, un vitrail représentant le martyr des deux augustins est offert à la Ville de Bruxelles espérant qu'il puisse rappeler dans la capitale ce moment si important de l'histoire protestante (et de l'histoire tout court) (fig. 10). Financé par la Société d'Histoire du Protestantisme belge, l'œuvre assez classique est due au Suisse Louis Rivier, inspiré par les martyrologes du XVI^e siècle. Le vitrail est finalement relégué dans les caves du Musée de la Ville ; sa portée symbolique est vite oubliée. Depuis plus de vingt ans, le vitrail est mis en dépôt dans l'église protestante de Tournai qui a l'intention de créer un musée

du protestantisme, un projet non abouti jusqu'à présent. La mémoire des martyrs protestants de 1523 s'est donc envolée, conjointement avec celle de centaines d'autres victimes bruxelloises. Les festivités organisées par les Églises protestantes de Belgique et la Société d'Histoire du protestantisme belge n'ont pas réussi à les sortir de l'oubli. Aujourd'hui encore, des milliers de passants arpentent tous les jours la Grand-Place de Bruxelles, sans savoir – le sauront-ils jamais ? – que c'est là que sont morts brûlés vifs les tous premiers adeptes du luthéranisme. Peut-être y aura-t-il une nouvelle grande commémoration en 2023... ?

CONCLUSIONS

Au terme de notre parcours incomplet des traces mémorielles que le XVI^e siècle, et plus particulièrement les troubles du XVI^e siècle, ont laissé à Bruxelles, certains constats s'imposent. Tout d'abord, la mémoire bruxelloise de cette époque si complexe est multiple, par ses contenus, mais aussi par la panoplie des supports auxquels elle recourt. Elle est hautement sélective dans la mesure où elle retient certaines pages de l'histoire au détriment d'autres et célèbre certaines figures héroïques en tenant à l'écart ceux qui se prêtent moins à la récupération idéologique. La mémoire des troubles du XVI^e siècle à Bruxelles est mouvante, voire versatile : beaucoup de traces changent de connotation avec le contexte, au gré des changements dans le message qu'elles doivent transmettre. Enfin, elle est profondément partielle parce qu'elle reflète toujours et avant tout les idées et les valeurs de ceux qui la construisent et la diffusent. Elle fait des choix et prend parti. Elle se laisse instrumentaliser depuis des siècles et instrumentalise à son tour un passé qui est toujours à réinventer.



Fig. 9
Cortège des pasteurs lors de
la commémoration de 1923 (© AVB).

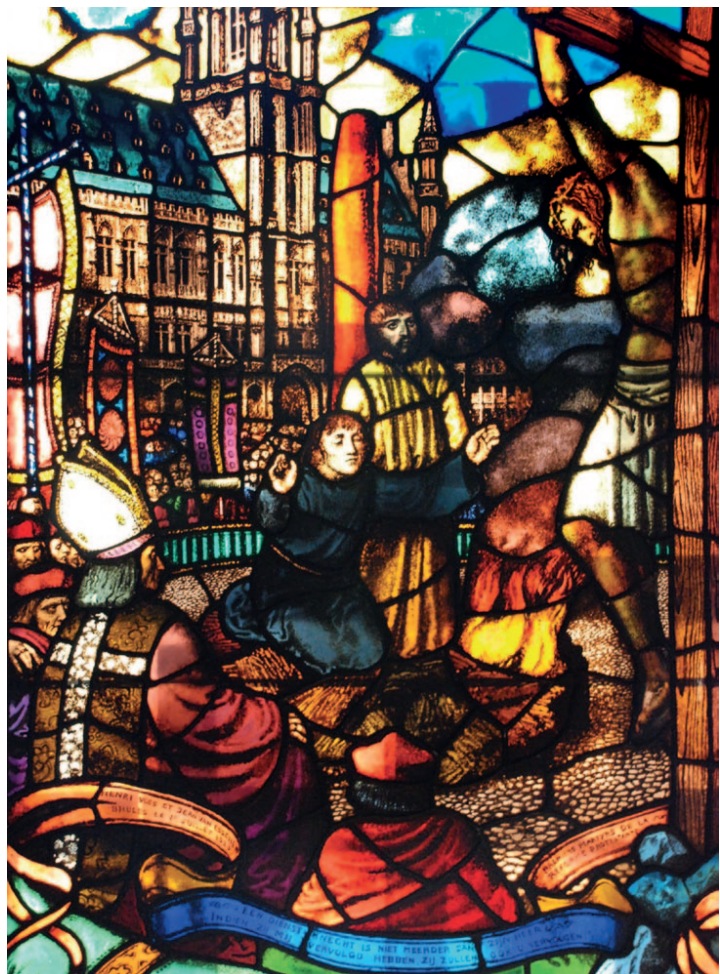


Fig. 10
Vitrail commémoratif offert à la Ville de
Bruxelles en 1923 (© AVB).

NOTES

- WEIS, M., « Insurrection religieuse et soulèvement politique : la Révolte des Pays-Bas au XVI^e siècle », in MORELLI, A. (dir.), *Rebelles et subversifs de nos régions*, Éditions Couleur Livres, Bruxelles, 2011, p. 70-81.
- CARRÉ, A., *Le square du Petit-Sablon*, Mémoire de maîtrise inédit à l'Université libre de Bruxelles, 1997 ; GODDING, P., « Statuaire, histoire et politique au XIX^e siècle », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie de Belgique*, 6^e série, 1997, 8, p. 224-228.
- VANDEN BRANDEN, J.-P., *La Maison d'Érasme Anderlecht*, Crédit Communal, Bruxelles, 1992 (Musea Nostra).
- L'historiographie plus récente met plutôt en évidence la grande continuité entre Charles Quint et Philippe II : JANSSENS, G., « Van vader op zoon. Continuïteit in het beleid van Karel V en Filips II met betrekking tot de Nederlanden », in *Dos monarcas y una historia en común. España y Flandes bajo los reinados de Carlos V y Felipe II*, Madrid, 2001, p. 89-101.
- La représentation la plus célèbre de ce moment phare est évidemment le tableau monumental de Louis Gallait (1841) sur *L'Abdication de Charles Quint* qui est conservé aux Musées des Beaux-Arts de Tournai. Voir notamment HOOZEE, R., TOLLEBEEK, J. et VERSCHAFFEL, T. (dir.), *Mise-en-scène. Keizer Karel en de verbeelding van de negentiende eeuw*, Museum voor Schoone Kunsten - Gent en Mercatorfonds, Antwerpen, 2000.
- HEYMANS, V. (dir.), *Le palais du Coudenberg à Bruxelles. Du château médiéval au site archéologique*, Mardaga, Bruxelles, 2014.
- JACOBS, R., *L'Ommegang, procession, cortège ou spectacle ?*, Musées de la Ville de Bruxelles, Bruxelles, 2013 (Historia Bruxellae) ; *Ommegang !*, Centre Albert Marinus, Bruxelles, 2013 (catalogue d'exposition).
- TOLLEBEEK, J., « The hyphen of national culture : the paradox of national distinctiveness in Belgium and the Netherlands, 1860-1919 », *European Review*, 18/2, 2010, p. 207-225 ; WEIS, M., « Regards sur la célébration et la récupération du XVI^e siècle par les artistes de la jeune nation belge au XIX^e siècle », in RUBES, J. et alii (dir.), *Les Tchèques et les Belges face à leur passé : une histoire en miroir*, Institut d'Histoire contemporaine de l'Académie des Sciences de la République tchèque/Centre d'Études des tchèques de l'Université libre de Bruxelles, Prague, 2008, p. 65-78 ; « Une vision romantique de l'histoire et de l'art », in *Le romantisme en Belgique. Entre réalités, rêves et souvenirs*, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique et Éditions Racine, Bruxelles, 2005, p. 81-97 (catalogue d'exposition) ; TOLLEBEEK, J., « Historical representation and the nation-state in Romantic Belgium (1830-1850) », *Journal of the history of ideas*, 59, 1998, p. 329-353.
- DIAGRE, D., « L'Archiduc Albert, souverain modèle ou ange exterminateur ? », in MORELLI, A. (dir.), *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Éditions Vie ouvrière, Bruxelles, 1995, p. 117-128.
- HASQUIN, H., *Historiographie et politique en Belgique*, 3^e éd. revue et augmentée, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles et Institut Jules Destrée, Charleroi, 1996 ; VERCAUTEREN, F., *Cent ans d'histoire nationale en Belgique*, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1959.
- Sur Egmont : GOOSENS, A., *Le comte Lamoral d'Egmont (1522-1568) : les aléas du pouvoir de la haute noblesse à l'aube de la Révolte des Pays-Bas*, Hannonia, Mons, 2003. Sur la réception d'Egmont : RITTERSMA, R.C., *Egmont da capo. Eine mythogenetische Studie*, Waxmann, Munster, 2009 (Niederlande-Studien, 44) ; GOOSENS, A., « Le Comte Lamoral d'Egmont (1522-1568) : une personnalité entre légende et réalité », *Cahiers de Clio*, 104, 1990, p. 21-38 ; VAN NUFFEL, H., *Lamoraal van Egmont in de geschiedenis, literatuur, beeldende kunst en legende*, Nauwelaerts, Leuven, 1968.
- Sur la polémique autour de la statue : CARRÉ, A. et LETTENS, H., « De Kleine Zavel. Een polemiek over de zestiende eeuw », in TOLLEBEEK, J. et alii (dir.), *België. Een parcours van herinnering. Plaatsen van geschiedenis en expansie*, vol. 1, Uitgeverij Bert Bakker, Amsterdam, 2008, p. 59-63 ; GOEDLEVEN, E., « Egmont en Hornes, van de Grote Markt naar de Kleine Zavel », *M&L*, 1994, 13, p. 48-62.
- VILLE DE BRUXELLES, *Bulletin communal, Bruxelles*, 1859/1, p. 294-315.
- Idem*, p. 295.
- Idem*, p. 300.
- VILLE DE BRUXELLES, *Bulletin communal*, 1890/2, p. 55-58. Notons que dans son discours en hommage aux comtes d'Egmont et de Hornes, le bourgmestre Charles Buls insiste sur le rôle du Taciturne, c'est-à-dire de Guillaume d'Orange, dans la Révolte des Pays-Bas et notamment dans le combat pour la « paix des religions ».
- THOMAS, W., « Brussel : de Grote Markt. Het juk van de vreemde overheerser », in TOLLEBEEK, J. et alii (dir.), *België. Een parcours van herinnering. Plaatsen van geschiedenis en expansie*, vol. 1, Uitgeverij Bert Bakker, Amsterdam, 2008, p. 96-109.
- Un beau dossier, comprenant le texte du spectacle, une présentation générale du projet, un livret technique, des plans de mise en scène, des photos et des coupures de presse, est conservé aux Archives de la Ville de Bruxelles sous *Le Jeu d'Egmont et de Hornes*. Sur ce projet de 1958 : HOUSIAU, J. et WEIS, M., « Spatialiser le théâtre – Théâtraliser l'espace : Egmont sur la Grand-Place de Bruxelles en 1958 », in D'ANTONIO, F. et CHOPIN, M. (dir.), *Théâtralisation de l'espace urbain*, numéro spécial de *ReCHERches. Revue du CHER (Culture et Histoire dans l'Espace roman)*, Presses universitaires de Strasbourg, à paraître.
- LUMINET, O. (dir.), *Belgique – België. Un État, deux mémoires collectives*, Mardaga, Wavre, 2012.
- D'après *Œuvres en chantier. Jacques De Decker : le passeur de mots*, film réalisé par Marianne Slusznj et Guy Lejeune, 2000, collection de la Médiathèque de la Communauté française de Belgique, TA 7056. (http://www.lamediatheque.be/the/ auteurs_belges/ auteurs/TA7056_jacques_de_decker.html)
- COOLS, H., « De Pacificatie van Gent (1576). Tolerantie gevat in een contract », in TOLLEBEEK, J. et TE VELDE, H. (dir.), *Het geheugen van de Lage Landen*, Ons Erfdeel, Rekkem, 2009, p. 19-25. HOUSIAU, J. et WEIS, M., « L'opéra comme lieu de mémoire : 'La Pacification de Gand' (1576/1876) », in CAUCHIES, J.-M. et PEPORTE, P. (dir.), *Mémoires conflictuelles et mythes concurrents dans les pays bourguignons (ca 1380-1580)*, Centre européen d'Études bourguignonnes, Neuchâtel, 2012, p. 283-296 (Publications du Centre européen d'Études bourguignonnes, 52).
- WEIS, M., « Deux confessions pour deux États ? La Pacification de Gand de 1576 : un tournant dans la Révolte des Pays-Bas », in CASTAGNET, V., CHRISTIN, O. et GHERMANI, N. (dir.), *Les affrontements religieux en Europe du début du XVI^e au milieu du XVII^e siècle*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2008, p. 45-56 ; DECAVELE, J. (dir.), *Opstand en Pacificatie in de Lage Landen. Bijdrage tot de studie van de Pacificatie van Gent*, Gent, 1976.

23. *Le Courrier de Bruxelles*, 31 mai 1877, p. 1. La besace et l'écuclle sont des attributs symboliques des « gueux », c'est-à-dire des insurgés et des réformés des Pays-Bas au XVI^e siècle et, par extension, de tous ceux qui se reconnaissent dans leur héritage, et donc des libéraux anticléricaux au XIX^e siècle. Le journal met un point d'interrogation après la mention de la rue de la Pacification, parce qu'il ne sait pas de quoi il s'agit (ou parce qu'il fait semblant de ne pas le savoir)...

24. *La Gazette*, 1^{er} juin, 1877, p. 2 (conservée aux Archives de la Ville de Bruxelles).

25. WEIS, M. (dir.), *Des villes en révolte. Les Républiques urbaines aux Pays-Bas et en France pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle*, Brepols, Turnhout, 2010 [Studies in European Urban History [1100-1800], 23].

26. VERSCHAFFEL, H., « Marnix van Sint-Aldegonde, een symbool in de clérico-liberale strijd (1830-1885) », *Spiegel Historiael*, n° 20, 1985, p. 190-195. Sur Philippe de Marnix et sur sa réception de manière générale : DUIJS, H. et VAN STRIEN, H. (dir.), *Een intellectuele activist : studies over leven en werk van Philips van Marnix van Sint Aldegonde*, Verloren, Hilversum, 2001 ; SCHOUPS, I. et WIGGERS, A. (dir.), *Philips van Marnix van Sint Aldegonde*, Pandora, Antwerpen, 1998.

27. WEIS, M., « Philippe de Marnix contre les 'libertins spirituels'. Retour sur une controverse de la fin du 16^e siècle », in BERNIS, T., STAQUET, A. et WEIS, M. (dir.), *Libertin ! Invectives et controverses aux XVI^e et XVII^e siècles*, Classiques Garnier, Paris, 2013, p. 101-116 [Colloques, Congrès et Conférences sur la Renaissance européenne, 80].

28. BEYEN, M., « Un Belge récalcitrant. La difficile entrée de Marnix de Sainte-Aldegonde dans l'historiographie littéraire de la Belgique francophone », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 28, 2005, p. 46-52.

29. Pour en savoir plus sur le Plan Marnix : <http://www.marnixplan.org/>

30. Sur Houwaert : <http://www.dutchrevolt.leiden.edu/dutch/personen/H/Pages/houwaert.aspx>

31. Pour une réflexion plus générale sur ce sujet : WEIS, M., « À la recherche d'une mémoire réformée en Belgique. Le rôle de la Société d'Histoire du Protestantisme belge au début du XX^e siècle », in BENEDICT, P., DAUSSY, H. et LECHOT, P.-O. (dir.), *L'identité huguenote. Faire mémoire et écrire l'histoire (XVI^e-XX^e siècle)*, Droz, Genève, 2014, p. 447-462 [Publications de

l'Association suisse pour l'Histoire du refuge huguenot, 9].

32. GOOSENS, A., *Les inquisitions modernes dans les Pays-Bas méridionaux (1520-1633)*, 2 vol., Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1997-1998 ; MARNEF, G., « The Netherlands », in PETTEGREE, A. (dir.), *The Reformation World*, Routledge, London-New York, 2000, p. 344-364.

33. HOUSIAU, J. et WEIS, M., « Quelle 'mémoire' protestante pour la Belgique ? La commémoration en 1923 de l'exécution des moines augustins sur la Grand-Place de Bruxelles [1523] », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 89, 2011, p. 947-959 (publié aussi dans : DIERKENS, A. et alii (dir.), *Villes et Villages. Organisation et représentation de l'espace. Mélanges offerts à Jean-Marie Duvoisnel*, Le Livre Timperman, Bruxelles, 2011.

Brussels' memory of the turmoil of the 16th century : history and commemoration of a dual war

The Revolt in the Netherlands of the 16th century was both a political conflict and a war with religious overtones. The commemorative sites and events in Brussels reflect this dual character in a variable and uncertain manner. It's a question of highlighting the differences in how the war was perceived and the reasons for these differences. The 19th and early 20th century veneration of the Counts of Egmont and Hornes, leaders of the political opposition, should not distract us from the fact that they were not always seen as heroes by all and that their statue in the Petit Sablon/Kleine Zavel square has experienced a somewhat turbulent history. Other protagonists of the turmoil, such as William of Orange and Philip of Marnix, not only suffered the oppressive weight of the national culture of the Netherlands, both complementary and competitive, but also from their Protestant roots. To what extent and in what way have the religious aspects of the Revolt of the Netherlands permeated Brussels' memory? What role did this liberal, anti-clerical city play in the work to commemorate and celebrate an era that culminated, in the triumph of the Catholic Counter-Reformation in Belgium?

COLOPHON

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean-Marc Basyn, Stéphane Demeter,
Paula Dumont, Murielle Leseque,
Cecilia Paredes, Brigitte Vander Brugghen
et Anne-Sophie Walazyc.

RÉDACTION FINALE EN FRANÇAIS

Stéphane Demeter

RÉDACTION FINALE EN NÉERLANDAIS

Paula Dumont

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Murielle Leseque

COORDINATION DE L'ICONOGRAPHIE

Cecilia Paredes

COORDINATION DU DOSSIER

Paula Dumont

AUTEURS / COLLABORATION RÉDACTIONNELLE

Marnix Beyen, Marcel M. Celis,
Marie-Christine Claes, Stéphane Demeter,
Paula Dumont, Élisabeth Gybels,
Michèle Herla, Jean Houssiau, Aude
Kubjak, Marc Meganck, Benoît Mihail,
Yves Schoonjans, Brigitte Vander
Brugghen, Visit Brussels, Monique Weis.

TRADUCTION

Gitracom, Data Translations Int.

RELECTURE

Martine Maillard et le comité de rédaction.

GRAPHISME

The Crew Communication

IMPRESSION

Dereume Printing

DIFFUSION ET GESTION DES ABONNEMENTS

Cindy De Brandt,
Brigitte Vander Brugghen.
bpeb@sprb.irisnet.be

REMERCIEMENTS

Olivia Bassem, Philippe Charlier,
Denis Diagre, Reinout Labberton

ÉDITEUR RESPONSABLE

Arlette Verkruysen, directeur général
de Bruxelles Développement urbain de la
Région de Bruxelles-Capitale/Direction
des Monuments et des Sites, CCN
– rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles.

Les articles sont publiés sous la
responsabilité de leur auteur. Tout droit
de reproduction, traduction et adaptation
réservé.

CONTACT

Direction des Monuments et des Sites-
Cellule Sensibilisation
CCN – rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles.
<http://www.monument.irisnet.be>
aatl.monuments@sprb.irisnet.be

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Malgré tout le soin apporté à la
recherche des ayants droit, les éventuels
bénéficiaires n'ayant pas été contactés
sont priés de se manifester auprès de la
Direction des Monuments et des Sites
de la Région de Bruxelles-Capitale.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AAM – Archives d'Architecture Moderne
ARB – Académie royale de Belgique
AVB – Archives de la Ville de Bruxelles
CDBDU – Centre de Documentation de
Bruxelles Développement urbain
KBR – Bibliothèque royale de Belgique
KIK-IRPA – Koninklijk Instituut voor
het Kunstpatrimonium / Institut royal
du Patrimoine artistique
SPRB – Service public régional
de Bruxelles

ISSN

2034-578X

DÉPÔT LÉGAL

D/2014/6860/022

Dit tijdschrift verschijnt ook
in het Nederlands onder de titel
« Erfgoed Brussel ».

